

« Dérives adolescentes, de la délinquance au djihadisme », ed érès
de Danièle Epstein

Le livre de Danièle EPSTEIN « Dérives adolescentes : de la délinquance au djihadisme ». (Ed érès), écrit en quelques mois est en réalité le fruit d'une réflexion qui chemine en elle depuis des années, années passées à la Protection Judiciaire de la Jeunesse où elle exerçait comme psychologue. Mais c'est d'une place d'analyste qu'elle propose une réflexion sur les événements tragiques de 2015 qui ont ensanglanté PARIS. Sa présence sur les lieux à proximité du Bataclan , ce 13 Novembre, l'a replongée dans un travail d'écriture, une écriture engagée, passionnée dans l'urgence de comprendre et de témoigner .

Ce livre très riche et dense ouvre sur de multiples problématiques : celle du Sujet et de sa constitution , de ses idéaux et de leur place ; de ses œuvres dans lesquelles la pulsion de mort s'active à ciel ouvert, de l'histoire de notre culture et de ses mutations contemporaines ouvrant sur un nouveau malaise de la civilisation, c'est à partir de ce travail complexe qu'elle nous sollicite à penser. Enfin la question éthique de la place et de de la position de l'analyste dans l'institution y sont longuement interrogées.

Un fil rouge court, qui part de ces jeunes pris en charge à la Protection Judiciaire de la Jeunesse, à la suite de quelque délit commis ça et là, et qui les mène à « leurs frères », les « grands frères » qui ont fait la Une des écrans et des tabloïds en 2005 en mettant à feu nos banlieues, jusqu'aux soldats zélés du Djihad, ceux de « Charlie hebdo » et du Bataclan, qui tuent et se tuent dans des explosions fulgurantes qui ébranlent les fondations de notre monde .

Ce sont les mêmes en effet, qu'ils soient « français de souche » comme on dit, ou issus de l'exil, athés ou convertis , nés de classe populaire ou moyenne, les mêmes en effet, unis par le trait commun à tous qui est celui de la classe d'âge : ils ont tous de 15 à 22 ans. Age de l'adolescence dans nos sociétés occidentales où nous le savons l'adolescence commence tôt et se termine tard, s'étirant précisément sur ces quelques années qui caractérisent la « crise adolescente ». C'est sur le trajet subjectif de cette traversée de l'adolescence que Danièle Epstein attire notre attention et sur lequel je vais entrer en résonance avec ce que ma clinique m'a enseigné, sachant que de nombreux facteurs historiques, religieux, sociologiques , économiques, politiques viennent se condenser en ce moment de crise identitaire , tant les symptômes de ces adolescents reflètent et expriment les conflictualités sociales du moment.

Flambée pubertaire dans le réel du corps certes, mais aussi crise subjective d'une telle intensité qu'elle vient bouleverser les équilibres et acquis antérieurs en attente de validation et opérer des remaniements subjectifs tumultueux à l'issue toujours incertaine sous la violence de la poussée pubertaire.

Crise d'identité sur fond de deuils à opérer : cesser d'être un enfant et s'identifier à un avenir aux contours flous si bien exprimé par Rainier Maria RILKE dans ce vers « ce qui était n'est plus et pas encore ce qui vient ».

Crise de confiance qui touche d'abord les parents, puis le, monde des adultes : monde du compromis, du faire semblant social, monde des apparences qu'ils méprisent et exècrent comme une tromperie voire une trahison , eux qui de ne s'être pas encore frotté à la réalité adulte n'aspirent et ne rêvent que de pureté absolue, sans concession.

Enfin crise de confiance généralisée face à l'inconsistance de l'Autre, impuissant à les soulager de leur immense désarroi qui ouvre sur un vide, vide angoissant, gros de risque d'effondrement.

C'est donc dans ce désert symbolique, moment d'incomparable solitude subjective, passage de tous les dangers, que vont surgir les conduites à risques, « conduites ordaliques » qui explorent dangereusement les limites, les expériences extrêmes de nature à exalter l'idéal du moi ; cette aspiration à l'idéal du moi qui permet l'appropriation du moi sera d'autant plus forte qu'auront été plus vives et douloureuses les blessures de l'enfance d'un « narcissisme sinistré ». Les passages à l'acte si fréquents en ce moment de grande mutation semblent témoigner d'un désir de sortir de leur peau au risque de s'y perdre . C'est leur manière à eux d'affronter le danger interne qui les travaille et les tourmente par une mise en danger externe, dut elle conduire à la mort.

Leur vide intérieur, leur tentative de survie à cet état d'urgence psychique, leur aspiration à l'absolu (il n'y a pas de dialectique pensable pour eux) génèrent chez eux une quête passionnée , un appel avide et urgent à un idéal pouvant servir d'armature à leur identité vacillante.

Dans cette errance et cette confusion de tous les repères, un monde vient s'offrir à eux souvent par les réseaux sociaux dont ils sont majoritairement addicts, « un monde où règne une loi d'airain, d'abord une loi sexuelle inflexible désignant une bonne fois pour toutes la place des hommes et celle des femmes » , eux, si mal assurés de leur identité sexuelle et qui cherchent avidement et dans l'urgence des modèles standard prêt à porter de la virilité et de la féminité . Le chemin est enfin ouvert pour devenir un homme et en faisant un pas de plus, devenir un surhomme : leur impuissance douloureuse va se muer en toute puissance par identification au signifiant maître qui les affranchit de toutes lois et anoblit leur révolte grosse de pulsions meurtrières ; ils deviennent autre, ils changent de nom, ils se donnent celui qu'ils se choisissent dans leur nouvelle filiation : l' agir violent et meurtrier désormais légitimé les arrache au rien de ce qu'ils ressentaient et libère leurs élans de toute puissance sans frein ; eux qui n'étaient rien deviennent les héros de ce nouveau monde, héros, élus dont le devoir sacré se doit de séparer le bon grain de l'ivraie, les purs des impurs et l'œuvre de purification- l'épuration peut commencer. Les tueurs du 13 Novembre n'ont ils pas déclaré qu'ils ont tué « des idolâtres dans une fête de perversité » dont le siège est Paris « capitale de l'abomination et de la perversion », de sorte que le massacre se justifie comme un acte de salubrité morale. Tuer relève donc de la purification. Cet idéal de pureté touche également la vie en tant que telle , foncièrement impure :le corps étant le siège même de leur embarras, de la souillure, sa dislocation apparaît comme le témoignage de la réalisation sacrificielle à une pureté idéale, afin d'accéder à une jouissance paradisiaque absolue ; ce rapport entre purification et jouissance est fondamental

Triomphe de la mort qui se met ici au service du narcissisme ouvrant à une vie parfaite, une vie où l'idéal l'a emporté sur le moi, un moi délié de tout objet du monde « divorcé de la vie d'ici bas » sont les mots des tueurs du 13 Novembre. Rêver de la mort comme source d'une vie plus vraie, une vie qui procurerait une jouissance au regard de laquelle celle de la vie terrestre actuelle ne serait qu'un médiocre ersatz .

Tous les idéaux combien précieux pour nous permettre de nous projeter et de nous dépasser comportent tous, en germe, une radicalité potentielle et explosive : la menace du fanatisme... Pour nous en persuader, il nous suffit de penser aux massacres engendrés par les idéaux qui ont nourri et fait vibrer notre XXème siècle européen si proche.

L'offre djihadiste vient se saisir des impasses et du malaise adolescent contemporain ; quand la conjonction de cette offre avec la demande ardente d'espoir dans « l'inespoir » se réalise, les failles les plus anciennes et les plus brûlantes sont comblées et une chape de plomb est posée sur elles entraînant la sédation de l'angoisse : plus les failles seront profondes, plus la chape de plomb se fera hermétique, bétonnée avec gel de la pensée, contagion , suggestion et obéissance aveugle, puissants sédatifs à la douleur d'exister . Eternel ressort de l'immémoriale servitude volontaire.

50 ans avant notre ère le grand SENEQUE écrivait déjà cet avertissement : »
Tout homme qui méprise sa vie est maître de la tienne »

Genevieve VIALET-BINE

Note de lecture pour « La clinique lacanienne »